

ICI, LE CHEF ET LA « CAUSE » NE FONT QU'UN

*Réflexions sur la double dépossession
du travail salarié dans l'associatif*

QUI NE RÊVE PAS d'avoir un travail en rapport avec ses convictions ? L'idée selon laquelle travailler dans le milieu associatif militant¹ permettrait d'atteindre un idéal d'accomplissement personnel, de se réaliser dans un emploi salarié qui ne serait plus séparé de ses convictions, est très répandue. En travaillant pour une « Cause » qui nous dépasse, nous pourrions donner un sens politique à notre activité salariée, prolonger nos engagements militants et travailler dans un esprit de camaraderie avec des gens qui partagent notre passion ou notre colère². La frontière entre travail et militantisme devient floue, les espaces et les temps ne sont plus séparés. Le salaire devient presque une question annexe. Lors des embauches, l'engagement militant est présenté par l'employeur comme la raison d'être et la finalité de l'emploi. Mais le milieu associatif militant n'échappe pas aux rapports de pouvoir et de domination, tant économiques que sociaux, qui traversent et structurent notre société.

Nous pensons que Kokopelli était un réseau de jardiniers, de militants et de salariés qui échangeaient des savoirs et des pratiques, élaboraient ensemble une autre façon de concevoir l'agriculture, partageaient une lutte commune. Nous pensons que Kokopelli était une association au sein de laquelle nous pourrions faire des propositions, prendre des initiatives, où les

1. Sous ce terme, nous entendons des associations qui se perçoivent comme militantes, luttant pour une « Cause » à défendre (écologique, humanitaire, sociale...).

2. A. Guillet prévient néanmoins une salariée lors de son entretien d'embauche : « *Je serai quand même ton patron.* »

1. John Lash, « La chasse aux prédateurs est ouverte. Plaidoyer pour la rage, l'insoumission aux autorités et la neutralisation des psychopathes prédateurs et inhumains », volume 4 de la collection Libertes, éditions La Voie des Semences. Diffusé par Kokopelli.

2. « Moi, je ne compte pas mes heures ». Cette phrase du directeur de Kokopelli, A. Guillet, est typique de n'importe quel supérieur hiérarchique qui oublie de préciser qu'il gagne plus que la personne à qui il s'adresse.

informations, les orientations et les prises de décisions pouvaient être discutées collectivement. Nous pensions même que Kokopelli était une structure « *pour l'insoumission aux autorités*¹ ». La plus grande de nos désillusions : qu'on nous demande d'être dévouées à la « Cause » sans aucune place faite à notre engagement, qu'on nous demande une adhésion aveugle. Aucune discussion possible. Ici, le chef et la « Cause » ne font qu'un.

Nous avons été doublement dépossédées : d'une part, des moyens de contribuer à la lutte politique que prétend mener l'association sur la question des semences, et, d'autre part, des moyens de lutter dans l'entreprise pour nos conditions de travail. La nécessité de défendre la « Cause » efface comme par magie la réalité d'un travail souvent abrutissant, la violence des rapports hiérarchiques et jusqu'à la possibilité de nous appuyer sur le droit du travail. Elle devient un prétexte pour rendre secondaire, mesquine, voire malveillante, toute revendication quant à la précarité des contrats (CDD), quant aux salaires, aux heures supplémentaires, à la mutuelle ou à l'élection d'un délégué du personnel. Tout questionnement peut être retourné contre la salariée, qui ferait bien de se questionner elle-même sur sa « motivation ». Oser émettre un avis, revendiquer ses droits, c'est poser une limite à son engagement, désorganiser le travail et donc saboter la mission de l'association.

La « Cause » à défendre permet de nier les rapports hiérarchiques. Patrons et salariées seraient sur un même plan, partageraient exactement la même condition. La dissimulation des antagonismes sociaux n'est pas une spécificité de Kokopelli, ni même du secteur associatif². Elle traverse partout le monde du travail mais se trouve ici subtilement justifiée par le prétendu intérêt supérieur (pas celui des dirigeants, mais celui de la planète évidemment).

Les conflits entre patron et salariées sont souvent réduits à des dissensions interpersonnelles, voire à une fragilité émotionnelle, un problème psychique (ou même karmique !) de la salariée. La technique est toujours la même : humilier, culpabiliser, isoler la personne qui dérange, la persuader (et persuader les autres) que c'est elle qui a un problème, diviser les salariées en les montant les unes contre les autres ; finalement, pousser à la démission, c'est-à-dire éliminer les éléments « déviants ».

La « Cause » commune et supérieure permet alors à certains de justifier leur absence de solidarité avec les salariées visées. Elle complique la lutte à l'intérieur de l'entreprise parce que l'on croit sincèrement à la « Cause » incarnée par l'employeur, parce qu'« on ne peut pas détruire ce qu'on a contribué à construire ». Dans le secteur de « l'économie sociale et solidaire », il existe d'ailleurs très peu de salariés syndiqués¹. La peur de perdre son emploi, la peur de l'autorité, le confort (« *C'est plus facile de travailler si tout le monde s'entend bien.* »), la lâcheté ou le sentiment d'impuissance qui fait prendre le parti du plus fort (« *Il faut comprendre le patron, il a des responsabilités.* ») sont autant de raisons de rester à distance des conflits. Il sera toujours plus simple de respecter les règles, seraient-elles injustes ou stupides, que de s'y opposer, d'entrer en conflit avec ses supérieurs ou de soutenir un ou une collègue malmené. La « Cause » peut conduire à s'enliser dans une loyauté absurde.

Enfin, la « Cause » compromet grandement les chances d'être soutenue à l'extérieur de l'entreprise. Nous avons déjà fait l'expérience d'interlocuteurs se bouchant à toute force les oreilles dès que nous commençons à raconter ce que nous avons vécu. Il paraît difficile, voire proscrit, de critiquer les organisations qui, comme Kokopelli, jouissent de l'image d'associations contestataires et combatives.

1. Il n'existe qu'un seul syndicat qui défend les travailleurs des associations. Il s'agit du syndicat ASSO, affilié à Solidaires.

Nous ne découvrons pas aujourd'hui la violence des rapports de travail et de subordination. Mais il nous paraît important de pointer que cette violence peut être masquée, efficacement et durablement, aux yeux des salariés comme de leur entourage.

Grimm (Groupement de recherche sur l'indifférence en milieu militant)

« J'invite donc tous ceux qui voudraient continuer à me dif-
famer à avoir la décence d'utiliser des éléments biographiques
véridiques et vérifiables. Si tant est que ce concept de décence
éveille une quelconque étincelle dans le psychisme martyrisé
de ces handicapés de la Joie de Vivre. »

« Les tambours de Xochipelli se sont réveillés », Xochipelli.fr [nouvel alias de
D. Guillet, ndlr], *Libération des neuronostiques Sérotoninergiques de la Bios-
phère*, octobre 2015 (consulté en septembre 2016).